

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Lettre encyclique de Notre Saint Père le Pape Léon XIII, (*suite*), 336.— Pèlerinage à Oberammergau (*suite*), 345.— Le jubilé d'extension, 349.— Bibliographie, 350.— Nécrologie, 352.— Compte-rendu du produit de la quête pour les Lieux Saints, 352.— Calendrier, 352.— Memento hebdomadaire, 352.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII

(*Suite.*)

—

On voit facilement par là ce qu'on peut attendre des aberrations et de l'orgueil de certains hommes, lesquels, faisant mépris de l'autorité du Rédempteur, placent l'homme au plus haut faite du monde, et prétendent que la nature humaine règne en souveraine absolue sur toutes choses; encore qu'ils ne sachent ni amener l'avènement de ce règne, ni même en définir le caractère. Le règne de Jésus-Christ, c'est de la charité qu'il tire sa forme et sa vitalité; aimer saintement et suivant l'ordre, tel est son fondement et toute sa substance; d'où suit nécessairement tout le reste: observer inviolablement ses propres devoirs, respecter les droits d'autrui, estimer l'humain inférieur au céleste, préférer à toutes choses l'amour de Dieu. Au contraire, cette souveraineté de l'homme rejetant Jésus-Christ, ou dédaignant de le connaître, a pour base

unique l'égoïsme, la charité lui est étrangère, elle ignore le dévouement. Que l'homme commande, Jésus-Christ y consent : mais en la seule manière possible, c'est qu'il commence par servir Dieu, et demander religieusement à sa loi la règle et la discipline de la vie.

Par loi de Jésus-Christ, nous n'entendons pas uniquement les préceptes de morale strictement naturelle, ni les seuls préceptes antiquement révélés, ceux-ci d'ailleurs perfectionnés et achevés par Jésus-Christ, qui les a expliqués, interprétés, sanctionnés : nous entendons encore tout le reste de sa doctrine, et notamment ses institutions. Parmi elles, l'Eglise est au premier rang ; ou, pour mieux dire, entre toutes les œuvres de Jésus-Christ, en peut-on marquer une seule que l'Eglise n'enferme et ne contienne éminemment en elle-même ? Or, c'est par le ministère de l'Eglise, œuvre admirable de sa sagesse, qu'il a voulu perpétuer le mandat dont son Père l'avait investi. Tandis que, d'une part, il lui confiait tous les moyens de salut ; de l'autre, il faisait aux hommes une obligation rigoureuse de lui obéir comme à lui-même, et de la suivre religieusement comme la règle de leur vie : *Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise* (1). C'est donc à l'Eglise qu'il faut demander la loi de Jésus-Christ ; et, conséquemment, si le Christ est la voie de l'homme, pareillement l'Eglise : lui, par lui-même et par droit de nature, elle, à titre de mandat et par communication de puissance. D'où il suit, que ceux qui tendent au salut en dehors de l'Eglise, se trompent de route et se consomment en vains efforts.

A cet égard, la condition des sociétés humaines ne diffère pas sensiblement de celle des individus. Elles aussi courent à des catastrophes, si elles sortent de la voie. Celui qui est tout ensemble créateur et rédempteur de la nature humaine, le fils de Dieu, roi et maître de l'univers, a une autorité souveraine sur les sociétés, non moins que sur les individus. *Il lui a donné la puissance et l'honneur et le commandement ; et tous les peuples et toutes les tribus et toutes les langues le serviront...*(2). *J'ai été établi roi par lui. Je te donnerai toutes les nations en héritage, et un empire qui s'étendra jusqu'aux confins de la terre* (3). La loi du Christ doit donc régir de telle sorte les hommes groupés en société, qu'elle règle et dirige non seulement la vie privée, mais encore la vie publique. Et, comme c'est Dieu qui a déterminé et établi cet ordre de choses, et qu'on n'y

(1) Luc, x. 16. — (2) Daniel, vii, 14. — (3) Ps. ii.

saurait déroger impunément, c'est fort mal servir l'intérêt public, que de ne point donner aux institutions chrétiennes la place qui leur est due. Otez Jésus, et la raison humaine se confond, privée de son meilleur secours et de sa plus précieuse lumière ; et l'on voit s'obscurcir aisément la notion du véritable principe qui a donné naissance, par l'œuvre de Dieu, à l'organisation civile, et qui consiste surtout en ceci, que les hommes, moyennant les liens sociaux, parviennent au bien-être naturel, mais dans une entière dépendance de ce bonheur souverain, parfait, éternel, qui est au-dessus de la nature. La confusion gagnant les esprits, tous font fausse route, et ceux qui commandent et ceux qui obéissent : plus rien de sûr à suivre, ni de solide où s'appuyer.

Et, autant il est nuisible et funeste de sortir de la voie, autant d'abandonner la vérité. Or, la vérité première, absolue, essentielle, c'est Jésus-Christ, puisqu'il est le Verbe de Dieu, consubstantiel et coéternel au Père, un avec lui. *Je suis la voie et la vérité.* Si donc la raison humaine cherche la vérité, qu'elle obéisse avant tout à Jésus-Christ, et se repose avec assurance sur son enseignement, convaincue que par la bouche de Jésus-Christ, c'est la vérité même qui parle. Les ordres de choses sont innombrables, où l'esprit humain, comme en un champ fécond, et qui d'ailleurs lui est propre, peut donner libre carrière à ses études et spéculations ; et cela, non seulement avec l'aveu de la nature, mais à sa demande expresse. Ce qui est impie et viole la nature, c'est que l'esprit ne veuille pas se contenir dans ses propres bornes, et que, dépouillant la modestie qui lui convient, il méprise l'autorité du Christ enseignant. La doctrine dont dépend notre salut, roule presque uniquement sur Dieu et les choses divines ; elle n'est pas née d'une sagesse humaine, le Fils de Dieu l'a puisée entièrement en son Père. *Les paroles que vous m'avez données, je les leur ai transmises* (1) Elle embrasse donc nécessairement bien des choses, non certes contraires à la raison, ce qui est absolument impossible, mais placées à de telles hauteurs, que notre esprit est aussi incapable d'y atteindre, que de saisir Dieu tel qu'il est en lui-même. Mais en vérité s'il est tant de choses cachées et que la nature elle-même a enveloppées de mystère, choses dont l'explication échappe à toute sagacité humaine, et que pourtant nul homme de bon sens n'oserait révoquer en doute, c'est un flagrant abus de liberté que de n'admettre pas comme insaisissables à notre esprit, celles qui passent infini-

(1) Ioan. XVIII, 8.

ment la nature entière. Ne vouloir point de dogme revient à ceci, ne vouloir point de religion chrétienne. Il faut donc plier sa raison à une humble et respectueuse dépendance de Jésus-Christ : *in obsequium Christi* : à ce point qu'on la rende captive de son autorité auguste : *Enchaînant toute intelligence dans la soumission au Christ* (1). Telle est la sujétion dont Jésus-Christ nous fait ses tributaires ; et à bon droit, puisqu'il est Dieu, et que seul il a sous son empire souverain l'intelligence de l'homme, aussi bien que sa volonté. Au reste, asservir son esprit à Jésus-Christ, son maître, ce n'est nullement, pour l'homme, agir servilement, mais au contraire en parfaite convenance, soit avec sa raison, soit avec son excellence native. Par là, il se range volontairement sous l'autorité, non d'un homme, mais de Dieu son créateur et le roi universel, de qui il est le sujet par loi de nature ; et il s'enchaîne, non aux opinions d'un maître humain, mais à l'éternelle et immuable vérité. Et ainsi, il conquiert, du même coup, le bien naturel de l'esprit et la liberté. Car, la vérité qui procède de l'enseignement de Jésus-Christ met en lumière ce qu'est chaque chose en elle-même, et ce qu'elle vaut ; et si, pénétré de cette connaissance, l'homme y harmonise sa vie, il asservit non lui-même aux choses, mais les choses à lui-même, non la raison aux passions, mais les passions à la raison : et, affranchi de la pire des servitudes, qui est celle du péché et de l'erreur, il conquiert la plus précieuse des libertés : *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera* (2). Il est donc évident que ceux qui récusent pour leur esprit l'autorité de Jésus-Christ, mettent leur volonté en lutte ouverte et opiniâtre avec Dieu. Mais, pour s'être soustraits à la puissance divine, ils n'en sont pas plus libres : ils tombent sous le joug de quelque autorité humaine ; on les voit, comme c'est l'ordinaire, se choisir quelqu'un, dont ils se font un maître toujours écouté, toujours révééré, toujours suivi. De plus, en fermant ainsi leur esprit au commerce des choses divines, ils le resserrent en un cercle plus étroit, et diminuent, pour celles mêmes accessibles à la raison, ses aptitudes au progrès. Car, il n'y a pas peu d'objets dans la nature, que la lumière de la doctrine sacrée aide puissamment à expliquer ou à comprendre. Et il n'est pas rare que, en châtimement de leur orgueil, Dieu dérobe à ces hommes la vue du vrai, afin qu'ils soient punis par où ils ont péché. Pour ce double motif, on

(1) II Cor. x, 5. — (2) Ican. viii, 32.

en voit souvent, quoique de grand génie et de science raffinée, tomber en des absurdités et des erreurs grossières, dont il n'y avait pas d'exemple.

Qu'il reste donc pour constant que, dans la vie chrétienne, l'intelligence doit être abandonnée totalement et sans réserve à l'autorité divine. Que si cette subordination de la raison à l'autorité humilie et afflige quelque peu l'orgueil, passion qui a tant d'empire sur nous, c'est une nouvelle preuve que, dans le chrétien, ce n'est pas la volonté seule qui doit savoir se beaucoup mortifier, mais encore l'esprit. Nous voudrions qu'ils s'en souvissent, ceux qui rêvent, et souhaitent même de voir s'établir dans la profession chrétienne, une discipline de foi et de mœurs, dont les préceptes, beaucoup plus doux et plus indulgents à la nature humaine, ne nous demanderaient que peu ou point de mortification. Ceux-là ne comprennent pas suffisamment la portée de la foi et des institutions chrétiennes. Ils ne voient pas s'offrir à nous de toute part la *Croix*, exemplaire de vie et perpétuel étendard, pour tous ceux qui veulent, non en paroles seulement, mais en fait et en réalité, suivre Jésus-Christ.

Etre vie n'appartient qu'à Dieu. Les autres êtres participent à la vie, ne sont pas la vie. Mais, de toute éternité et par sa nature même, Jésus-Christ est vie, de même qu'il est vérité, parce qu'il est Dieu de Dieu. De lui, comme de la première et très auguste source, toute vie s'est écoulée et s'écoulera perpétuellement dans le monde : tout ce qui est, est par lui ; tout ce qui vit, vit par lui : parce que *toutes choses ont été faites par le Verbe, et que rien n'a été fait sans lui de ce qui a été fait.* — Ainsi, d'abord, pour la vie de nature. Mais Nous avons déjà mentionné plus haut une vie bien meilleure et de beaucoup préférable, savoir la *vie de grâce*, don de la bonté de Jésus-Christ, qui a pour heureuse conclusion la *vie de gloire*, à laquelle doivent se rapporter toutes nos pensées et tous nos actes. En ceci réside la substance de la doctrine et des lois chrétiennes que, *morts aux péchés, nous vivions à la justice* (1), c'est-à-dire à la vertu et à la sainteté, en quoi consiste, avec une ferme espérance de la béatitude éternelle, toute la vie morale des âmes. Mais, le vrai et propre aliment de la justice, le seul qui convienne au salut, c'est la foi chrétienne. *Le juste vit de foi...* (2). *Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu* (3). Aussi, est-ce Jésus-Christ, générateur, père, auteur de la foi, qui conserve et soutient la vie morale ; ce

(1) I Petr. II, 24. — (2) Galat. III, 41. — (3) Hébr. XI, 6.

qu'il fait principalement par le ministère de l'Église. C'est à elle, en effet, que, dans un dessein de miséricordieuse et très sage providence, il a confié, pour nous les appliquer, les moyens propres à engendrer en nous la vie dont nous parlons, à la conserver une fois engendrée, à la ranimer si elle venait à s'éteindre. C'est pourquoi, la force s'anéantit, qui crée et conserve les vertus *salutaires*, si la discipline des mœurs se sépare de la foi divine. Et en effet, ils dépouillent l'homme de sa plus haute dignité, et, le faisant déchoir de la vie surnaturelle, le replongent misérablement dans la vie naturelle, ceux qui prétendent régler l'honnêteté des mœurs sur les seules données de la raison. Ce n'est pas que l'homme ne puisse, par un droit usage de cette raison, discerner et observer bon nombre de préceptes naturels. Mais les discernerait-il tous et les observerait-il inviolablement toute sa vie, ce qu'il ne peut d'ailleurs que moyennant la grâce du Rédempteur, c'est vainement que, sans la foi, il se promettrait le salut éternel. *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment, il se desséchera, sera ramassé, jeté au feu, et brûlé* (1). *Qui n'aura pas cru, sera condamné* (2). Au surplus, si nous voulons savoir ce que vaut en elle-même, cette honnêteté contemptrice de la foi, et quels fruits elle porte, nous n'avons que trop de réponses sous les yeux. D'où vient que, en dépit de tant d'efforts pour établir et accroître la prospérité publique, un malaise profond et toujours plus envahissant oppresse les sociétés? Ils disent que la société civile se soutient d'elle-même; qu'elle peut prospérer sans le secours des institutions chrétiennes, et parvenir, de ses seules forces, au but quelle se propose. En conséquence, ils veulent que tout ce qui est administration publique soit laïcisé; et c'est ainsi que l'on voit, de jour en jour, s'effacer des mœurs civiles et de la vie sociale les derniers vestiges de la religion de nos pères. Mais, ils ne s'aperçoivent pas assez de ce qu'ils font. Supprimer, avec Dieu, la sanction du bien et du mal, c'est fatalement dépouiller les lois le leur autorité la plus essentielle, c'est ruiner la justice, et briser par là les deux liens les plus fermes et les plus indispensables de toute société. De même, ôter l'espérance et l'attente des biens éternels, c'est fatalement allumer dans les cœurs la soif des biens terrestres, et pousser chacun à en tirer violemment à soi autant que lui permettront ses forces. Conséquences : jalousies, envies,

(1) Ioan. xv, 6. — (2) Marc, xv, 16.

haines ; machinations ténébreuses ; volontés poursuivant le renversement de toute puissance ; esprits méditant sur tous les points de la terre d'épouvantables ruines. Plus de paix au dehors, plus de sécurité au dedans : la vie publique troublée par de sinistres forfaits.

En un tel conflit de convoitises et parmi de si graves périls, il faut s'attendre en tremblant aux pires catastrophes, ou chercher en toute hâte un remède. Enchaîner les malfaiteurs, chercher à adoucir les mœurs populaires, détourner du crime par toutes les ressources des lois, c'est bien, c'est nécessaire : ce n'est pas tout. C'est plus haut qu'il faut chercher la guérison des peuples : il faut faire appel à une force plus grande que n'est la force humaine, à une force qui atteigne les âmes, y ranime le sentiment du devoir, les rende meilleures : la force qui a déjà sauvé une fois le monde, alors qu'il s'effondrait sous le poids de calamités plus terribles encore. Rendez sa vie, redonnez sa force à l'esprit chrétien dans la société, en lui ôtant ses entraves, et la société sera régénérée. Le conflit des classes inférieures et supérieures s'apaisera de soi-même ; et un respect mutuel consacrerà des deux côtés la légitimité des droits : que pauvres et riches écoutent le Christ, et ils resteront également dans le devoir : les uns comprendront qu'ils doivent chercher le salut dans la justice et la charité, les autres, dans la modération et la tempérance. La société domestique, gardée par la crainte du Dieu qui commande et qui défend, retrouvera son assiette normale ; et aux yeux des peuples, les préceptes naturels eux-mêmes reprendront toute leur valeur, savoir, qu'il faut respecter l'autorité légitime et obéir aux lois, ne point faire de sédition, ne point tramer de complot. Oui, que la loi chrétienne préside à tout, que rien ne l'entrave, et l'ordre établi par la divine providence se conservera sans effort, avec les fruits qui lui sont propres, la prospérité et la paix. C'est donc le cri même du salut public, qu'à celui duquel il n'eût jamais fallu s'éloigner, qui est la voie, la vérité et la vie, retournent, non les individus seulement, mais la société humaine tout entière. Il faut qu'en celle-ci le Christ rentre en maître, comme dans son domaine ; et que, puisant en lui la vie dont il est la source, on en imprègne toutes les parties et tout l'organisme de la chose publique : les prescriptions et les prohibitions des lois, les institutions populaires, les écoles, la législation du mariage et de la famille, le palais du riche, l'atelier de l'artisan. Et ce qui ne doit échapper à personne, c'est que de là dépend grandement cette civilisa-

tion si ardemment désirée : car elle s'entretient et progresse, moins par les biens du corps, richesses et prospérité matérielle, que par ceux de l'âme, bonnes mœurs et pratique des vertus.

C'est l'ignorance, plus encore qu'une volonté perverse, qui tient un grand nombre d'hommes éloignés de Jésus-Christ : on en compte beaucoup, en effet, qui s'appliquent à l'étude de l'homme, beaucoup à l'étude du monde, fort peu à celle du Fils de Dieu. La première chose donc à obtenir, c'est que la science bannisse l'ignorance, afin que l'on ne répudie ni ne méprise plus Jésus-Christ sans le connaître. Nous adjurons tous les chrétiens, en quelque lieu qu'ils se trouvent, de s'appliquer de toutes leurs forces à connaître leur Rédempteur, et à comprendre ce qu'il est. A peine l'auront-ils regardé, d'un cœur droit et d'un esprit impartial, qu'ils verront clairement qu'il ne se peut rien concevoir de plus salutaire que sa loi, de plus divin que sa doctrine. A un tel résultat contribueront merveilleusement, Vénérables Frères, votre autorité et vos efforts, en même temps que le zèle et l'application du clergé. Graver dans l'âme des peuples la vraie notion et, pour ainsi dire, l'image de Jésus-Christ ; mettre en lumière, par la plume et par la parole, sa charité, ses bienfaits, ses institutions, dans les écoles primaires, dans les collèges, du haut de la chaire, partout enfin où s'en offre l'occasion : estimez que c'est là votre premier devoir. Sur ce qu'on appelle les *droits de l'homme*, les foules en ont entendu assez ; qu'on leur parle enfin des droits de Dieu. Le temps y est favorable, comme suffisent à l'indiquer, ce que nous avons dit du réveil de sentiments chrétiens au cœur d'un grand nombre, et plus spécialement tous ces témoignages de piété à l'égard du Rédempteur, que nous léguerons, s'il plaît à Dieu, au siècle qui vient, comme gage d'un meilleur avenir. Mais, comme il s'agit d'une chose dont nous ne pouvons attendre le bienfait que de la bonté divine, unis dans un même esprit de zèle, et dans de communes et ardentes prières, faisons de persévérants efforts pour fléchir le Tout-Puissant, afin qu'ému de miséricorde, il ne laisse pas périr ceux qu'il a sauvés de son sang. Qu'il daigne regarder d'un œil propice cette génération qui a beaucoup péché, il est vrai, mais qui a tant et si cruellement souffert en expiation de ses fautes : que, embrassant dans sa bonté les hommes de toute nation et de toute race, il se souvienne de sa propre parole : *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (1).

(1) Ioan. XII, 32.

Comme gage des faveurs divines et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons de tout cœur, Vénérables Frères, ainsi qu'à votre clergé et à votre peuple, la Bénédiction Apostolique en Notre-Seigneur.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 1 Novembre de l'an 1900, de Notre Pontificat le vingt-troisième.

LÉON XIII, PAPE.

Pèlerinage à Oberammergau

(Suite.)

19 Août. — Il est 4 $\frac{1}{2}$ h. du matin. Les cloches de l'église paroissiale sonnent à toute volée, jetant au vent leurs notes argentines que se renvoient les montagnes d'alentour. Et le petit village d'Oberammergau se réveille à cet appel joyeux. On voit arriver déjà, par tous les chemins, les paysans bavarois armés d'un bâton, le sac de provisions sur le dos. Ils sont curieux à contempler, ces braves gens, avec leurs bas verts repliés au-dessous du genou qu'ils laissent à nu, leur culotte courte et ample, à ramage vert, leur veste qui ne se ferme pas, leur chapeau de feutre mou, gris-vert, une plume piquée sur le côté.

A 6 heures, c'est un fourmillement extraordinaire de monde par les rues du bourg. Plus de 4.000 personnes (nous serons 4.500 tout à l'heure) s'y sont abattues depuis la veille au soir: Français, Américains, Allemands, Hollandais, Anglais, Italiens. Autrichiens, Hongrois, Espagnols, Suisses sont mélangés. On y parle toutes les langues. Il y a des prêtres en soutane et en redingote, des miss radiieuses, des touristes aux grandes manières, quelquefois des princes et des prélats (les archevêques de Besançon et de Chambéry s'y trouvaient quelques semaines auparavant avec l'évêque de Nancy, et huit jours après l'évêque de Monaco avec M. le curé doyen de Luxeuil); et c'est un spectacle des plus pittoresques, plein d'attrait, que celui de cette société brillante bigarrée remplissant les rues et sortant des humbles maisons dans ce modeste village accoutumé aux mœurs simples et rustiques de ces braves paysans, c'est nouveau, c'est imprévu! On dirait un tableau de maître enchâssé dans un cadre grossier et primitif.

De hautes montagnes au tapis de gazon sur lesquelles s'élevaient de grands sapins et terminées par des sommets pointus

comme des aiguilles dont quelques-uns, comme le Kofelberg, portent une croix, enferment Oberammergau dans une prison de pierre et de verdure.

Les cloches harmonieuses sonnent encore annonçant la messe de paroisse matinale, car le curé est un des organisateurs de la représentation, et ce peuple de foi remplit l'église, les acteurs s'approchent souvent des sacrements comme ils récitent un *Pater* derrière le rideau avant le commencement du spectacle, sous la présidence du curé.

Il est 7 $\frac{1}{2}$ h., le village devient désert ; il ne reste rien de cette agglomération qui tout à l'heure obscurcissait les rues. Plus personne dans les maisons, ni sur les chemins, à part quelques retardataires qui se hâtent vers le théâtre regorgeant déjà de monde. Par les quinze ou vingt portes la multitude innombrable pénètre dans la salle divisée en gradins superposés, couverte par une immense halle reposant sur des arceaux de fer. L'orchestre est invisible : il se trouve en contre-bas, dans une sorte de fossé creusé entre le parterre et la scène, et on voit au premier rang, sur la même ligne, les pieds des spectateurs et la tête des musiciens.

Nous avons dit que l'avant-scène est en plein air ; le fond est occupé par un théâtre à coulisses qui se ferme et s'ouvre au moyen d'un double rideau. De chaque côté du théâtre, en suivant une ligne courbe, l'œil rencontre successivement une porte voûtée, à travers laquelle on voit en raccourci une partie de Jérusalem, un perron couronné par trois arcades : à droite, celui d'Anne, à gauche, celui de Pilate, et enfin un portique à trois ouvertures.

Il est 8 heures : après les trois coups de canon réglementaires, après les premières symphonies de l'orchestre qui ont pour but de calmer et comme d'accorder l'âme de la foule avec les tragiques événements qui vont se dérouler devant elle en trois parties : de l'entrée du Christ à Jérusalem jusqu'à sa captivité, de sa captivité à sa condamnation, de sa condamnation à sa résurrection, et qui forment dix-huit actes renfermant chacun un prologue, un ou deux tableaux vivants, des chœurs et l'action proprement dite. Les 18 tableaux sont :

L'entrée de Jésus à Jérusalem,
Les Délibérations du Grand Conseil,
L'adieu de Béthanie,

Le dernier voyage à Jérusalem,
La Sainte Cène,
La Trahison de Judas,
Jésus au Jardin des Oliviers,
Jésus devant Anne,
Jésus chez Caïphe,
Le désespoir de Judas.
Jésus devant Pilate,
Jésus devant Hérode,
La Flagellation et le couronnement d'épines,
Jésus condamné à mort,
Le Chemin du Calvaire,
Jésus sur le Golgotha,
La Résurrection,
Jésus dans sa gloire.

Le chœur, précédé d'un majestueux coryphée à barbe blanche, le bâton à la main (Joseph Mayr), sort des coulisses de l'avant-scène. Les *esprits* ou *génies* (vingt femmes et quatorze hommes) sont vêtus de longues tuniques blanches et de manteaux aux diverses couleurs agrafés par devant : celui du coryphée est en pourpre. Sur leur front brille une couronne d'où s'échappent les flots de cheveux qui couvrent leurs épaules. Comme leur physionomie est douce, leur geste, souple, noble, divers et ondulant, c'est le plus joli chapelet de figurants qu'on puisse imaginer, venant à l'encontre l'un de l'autre, se rapprochant ou s'éloignant du centre et gardant l'entrée du théâtre.

Chez les acteurs, quelle aisance et quelle dignité ! Leur langage est d'une pureté irréprochable. Pour interpréter cet auguste drame, le plus idéaliste, le plus sacré ; pour toucher, sans le gêner, à l'essence même du sentiment qui est distillé partout, il faudrait, semble-t-il, un raffinement d'éducation, une étude très approfondie de la psychologie et de l'art. Quels sont donc ces personnages qui, tout à l'heure, feront pleurer ou frémir un auditoire de quatre mille deux cents personnes jusqu'à lui ravir toute possession de lui-même ?

Des paysans tout simplement, les modestes habitants du petit village qui nous offre sa cordiale hospitalité, gens du peuple qui exercent le métier de potiers, de menuisiers, de sculpteurs sur bois. Ce qui fait leur valeur, c'est la conviction, ils empruntent le talent à leur foi.

Pays religieux, pays d'éducation que ce petit coin de Bavière ! La foi a des racines profondes et vigoureuses ; elle est tenace. On voit dans ce pays les gens prier les bras en croix, le chaquet roulé autour du poignet ; leur âme tout entière passe dans leurs yeux quand ils s'adressent au Seigneur, et cela tout naturellement, sans respect humain. Aussi leur caractère s'adapte-t-il merveilleusement au rôle qui leur est échu, ils y trouvent un aliment à leur foi, la satisfaction d'un sentiment impérieux ; ils sont eux-mêmes.

Mais revenons à la représentation. D'abord une voix lente et grave dit le *Prologue*, en allemand naturellement, mais on peut le suivre avec la traduction. Nos premiers parents sont expulsés du jardin de délices. Voici un *premier tableau* : Adam et Eve chassés de l'Eden. Une peau de mouton blanche couvre leur torse ; les bras et les jambes sont nus. Ils sont grands, robustes, se tiennent par les bras. Adam fuit résolument, le corps penché, le pied tendu. Eve, la tête tendrement appuyée sur l'épaule de son époux, tout en se laissant entraîner, regarde en arrière, — c'est irrésistible, — et les yeux disent les regrets. L'Ange, debout sur une éminence, le bras énergiquement tendu, le doigt allongé, congédie d'un geste impérieux les deux coupables. Ce premier tableau impressionne beaucoup.

Mais si l'arbre du Paradis contribua à conduire l'homme au mal, un autre arbre, celui de la Croix, apparaît comme une consolante aurore (*second tableau* : une croix et des enfants à genoux en prière). Pas un membre ne bouge, on dirait de pierre tous ces tableaux vivants qui montrent les événements racontés dans l'Ecriture et l'Histoire Sainte, figures symboliques de ce qui devait arriver au Christ, et, chaque tableau est l'image prophétique de l'action suivante. Par exemple : Joseph vendu par ses frères présage Jésus trahi par les siens ; — le désespoir de Caïn, celui de Judas ; — dans la manne qui tombe dans le désert pour nourrir le peuple, on voit l'image de l'Eucharistie, nourriture des âmes ; — Assuérus repoussant la fière Vasthi pour accueillir Esther, personnifie Jésus délaissant Jérusalem pour combler de ses bienfaits d'autres peuples, et ainsi de suite.

Dans le chœur s'épanche l'émotion ressentie, il interprète et exprime les impressions qu'on lui livre avec les accents les plus touchants. L'action est rendue par les paroles, les gestes et les

mouvements. Dès qu'une scène est finie, on voit descendre lentement sur l'avant-scène par les degrés des portiques les trente-quatre anges gardiens qui se rangent sur une seule ligne, s'écartant parfois pour nous laisser voir le tableau que leurs chants nous expliquent, et aux accords d'une musique lente et douce, ils chantent les strophes et les antistrophes alternées ; un orchestre invisible soutient leurs voix dont quelques-unes sont d'une fraîcheur et d'une limpidité ravissantes. Puis séparés, en deux groupes, ils s'en vont gravement, et l'action recommence, faisant passer sous nos yeux des faits qui nous étaient familiers depuis longtemps, mais qui ne nous étaient jamais apparus avec ce relief et cet éclat.

En un mot, ce qui nous a le plus frappé dans l'incomparable spectacle d'Oberammergau, c'est le caractère éminemment artistique de chaque tableau, aussi bien dans les scènes parlées que dans les scènes muettes. Un art infini a présidé à l'arrangement et à la combinaison des lignes, à l'harmonie du groupement, voire même à l'agencement des nuances et au drapé des étoffes. Tout rappelle, chaque fois, quelque composition fameuse. Le crucifiement évoque tout ensemble les plus belles œuvres de Rubens et de Van Dick. La Cène fait tout de suite songer à la belle fresque de Milan. Il y a du Jouvenet dans les Vendeurs chassés du temple, et l'inspiration raphaëlique se retrouve à chaque instant, surtout dans les groupes à petit nombre de figures ne comprenant, par exemple que le Christ et ses Apôtres. Et quand ces personnages parlent et se meuvent avec une mesure parfaite et une sobriété de gestes qui, sans être le moins du monde guindés, laissent toujours aux draperies leur ordonnance savante, oh alors, on a l'impression fantastique que l'on éprouve à voir s'animer soudain, dans quelque musée, les toiles des plus grands maîtres.

M. CH. D'AGRIGENTE.

Le jubilé d'extension

Une bulle de S. S. Léon XIII étend pour six mois le jubilé aux catholiques du monde entier, à l'exception de Rome. Les six mois partiront à dater du jour de la promulgation de chaque évêque pour son diocèse.

Bibliographie

Lettres à des Religieuses, d'après M^{me} de Maintenon, publiées par le R. P. LIBERCIER, de l'Ordre de Saint-Dominique. Un volume in-18 de XVII-317 pages. (Ancienne maison Douniol, P. Téqui, Libraire-Editeur, 29, rue de Tournon, Paris.) Prix : 1 franc. franco : 1.25 Montréal ; Beauchemin, Cadieux Derome. Granger, Frère. Québec, Pruneau, Kirouac, Garneau.

On a dit de sainte Catherine de Sienne : " Aucune époque plus que la nôtre ne gagnerait à voir se vulgariser les enseignements de cette femme si sage." Il nous semble que la même remarque s'applique à M^{me} de Maintenon. Jamais, peut-être l'éducation des filles n'a engendré tant de controverses, jamais la formation des maîtresses, religieuses ou laïques, n'a autant occupé les esprits et surtout appelé l'attention de l'Eglise. Tout a été fait pour sortir de la tradition et pulvériser les vieilles méthodes, comme la révolution avait fait table rase de l'ancien régime. Or de tels excès entraînent avec eux leur propre condamnation. Les novateurs ne s'avancent point impunément sur un terrain nouveau, s'ils ne tiennent d'une main vigoureuse et sûre le passé que veulent modifier leurs théories.

La qualité dominante de M^{me} de Maintenon a été la mesure et le bon sens. Qu'en pense votre solidité, lui disait le roi, dans ses difficultés et ses doutes ? Tant de sagesse, tant de jugement pratique, l'illustre fondatrice de Saint-Cyr les puisait dans la prière, aux pieds du crucifix, qui est pour les âmes d'élites, le livre où l'on apprend tous les secrets de la vie présente et de la vie future. C'est donc là, dans l'intimité avec le Sauveur, dans la joie du renoncement, de l'oubli de soi-même et du monde qu'elle venait puiser, avec les lumières nécessaires à l'organisation de Saint-Cyr, ces conseils de direction, cet esprit intérieur qui faisaient de ses lettres aux religieuses comme un merveilleux programme d'ascétisme et de sainteté. Comme Jeanne de Chantal, la fondatrice de la Visitation, elle a le don de discernement des esprits. C'est une femme d'une piété profonde, mais en même temps simple, douce, grave, sérieuse, sans cesser d'être aimable, enjouée, indulgente : " La grâce, disait-elle, n'est pas incompatible avec la dévotion dans les personnes de notre sexe." Cette phrase eût pu lui servir de devise, car elle explique

toutes les vicissitudes de sa fortune si étrange et si extraordinaire : elle explique encore l'à-propos d'une publication que feront bien de méditer les religieuses enseignantes de notre temps. Elles y apprendront à marcher sur les pas de celle qui lui disait : " Rien ne m'est plus cher que mes enfants ; j'en aime tout, jusqu'à leur poussière. "

Méditations sur les Saints Ordres, par l'abbé Henri PERREYVE Œuvres posthumes, Nouvelle édition. Un volume in-18 de 191 pages. (Ancienne maison Ch. Douniol. P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon. Paris.) Prix : 1 fr. 50 ; *franco* 1 fr. 70. Québec, Pruneau, Kirouac, Garneau, libraires.

Où le jeune lévite, qui va se donner à Dieu dans la réception des Saints Ordres, puiserait-il de plus suaves et de plus forts enseignements que sous la plume de l'abbé Henri Perreyve ? Cette âme sacerdotale, l'une des plus exquises de notre siècle, introduite au service des autels par le P. Pététot, supérieur de l'Oratoire restauré par lui, encouragée et fortifiée dans ses retraites par le P. Gratry, se révèle à nous tout entière, à cette heure si décisive où elle quitte le monde, dans toute la fraîcheur de la jeunesse et les élans d'une piété si ravissante et si communicative. Il n'est pas jusqu'à la souffrance qui nimbe cette physionomie idéalement transfigurée par la grâce d'une auréole incomparable. La mélancolie, comme la nostalgie de l'invisible ajoute encore à sa beauté.

Est-ce trop prétendre que notre littérature mystique n'a pas de plus belles pages que ces *Méditations* ? D'autres, théologiens de marque, ont parlé du sacerdoce avec une science plus consommée. Nul n'a traité ce grave et inépuisable sujet avec plus de cœur et d'onction vraie que le regretté Henri Perreyve. Lui-même, comme Lacordaire, son premier père spirituel, prononcera des discours qui resteront des modèles accomplis du genre ; mais ces discours, sermons ou panégyriques ne nous mettront pas en contact immédiat avec l'état psychologique de cette nature délite. On devine à quelles hauteurs elle se fût élevée, si elle n'eût été moissonnée dans sa fleur.

Le charme et l'intérêt de ces *Méditations*, c'est de la faire revivre. Elles seront toujours le livre aimé des jeunes gens à qui Dieu daigne révéler le prix des âmes et la sublimité du sacerdoce.

Nécrologie

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs la Rvde Sœur Marie de Saint Etienne, née Angélique Villeneuve, religieuse de chœur, décédée au Bon Pasteur le 3 janvier à l'âge de 65 ans et 9 mois, après quarante-deux ans, six mois et 24 jours passés dans la Congrégation. Marie de Saint-Etienne était la sœur de M. l'Abbé Villeneuve, ancien curé de Saint-Victor de Tring.

M. l'abbé Pierre Poulin, ancien curé, décédé le 12 janvier sur la paroisse de la Longue-Pointe, était membre de la société d'une messe, section provinciale.

Archevêché de Québec, 12 janvier, 1901

J. C. ARSENAULT, Ptre., *secrétaire*.

Compte-rendu

DU PRODUIT DE LA QUETE POUR LES LIEUX SAINTS
EN L'ANNÉE 1900 DANS LES DIFFÉRENTS DIOCÈSES DU CANADA.

Diocèse de Québec.....	\$ 935.46	Diocèse de Sherbrooke.....	\$ 160.00
“ Montréal...	767.14	“ Hamilton.....	129 00
“ Rimouski ...	410.90	“ Saint-Bonifacio ...	128.47
“ St-Hyacinthe	314.43	“ Pembroke.....	122.83
“ Toronto	306.09	“ Chatham	119.66
“ Ottawa	290.00	“ Chicoutimi	101.84
“ London	275 00	“ Valleyfield	100.00
“ Nicolet	258.53	“ Peterborough	83.75
“ Charlottetown	184.00	“ Alexandrie	78 25
“ Trois-Rivières	176.33	“ St-Jean, N. B.	60.00
“ Antigonish ..	174.25	“ New-Westminster..	56.35
“ Halifax	171.30	“ St-Albert	25.95
Trois-Rivières, 31 décembre 1900.			

Calendrier

20	DIM	b	II arp. Epiph. S. Nom de Jesus. <i>Kyr. 2 cl.</i> II Vêp., mém. du suiv., des SS Martyrs Fabien et Sébastien(II Vêp.), et du dim.
21	Lundi	r	Ste Agnes, Vge et mart.
22	Mardi	†r	SS. Vincent et Anastase, martyrs.
23	Mercredi	b	Epousailles de la Ste Vierge. <i>dbl. maj.</i>
24	Jeu. di.	r	S Timothée, évêque, martyr.
25	Vend.	b	Conversion de S. Paul, <i>dbl. maj.</i>
26	Sam. di.	r	S. Polycarpe, évêque et martyr.

Memento hebdomadaire

QUÉBEC.—Les Quarante Heures auront lieu au couvent de Saint Roch le 23 ; au Sacré-Cœur de Marie, le 24, au couvent de Sainte-Croix, le 26.

Directeur, M. l'abbé D. GOSSELIN : Charlesbourg, Québec.